

Alain ANTIGNY

# Dans la peau d'Astrid

Tome 1

Éditions ThoT

## L'AUTOROUTE

« Cinq heures du mat', j'ai des frissons, je claque des dents et je monte le son... »

Machinalement, je jette un œil au tableau de bord. La montre indique quatre heures. Ils auraient pu la passer une heure plus tard, ces cons-là ! L'autoroute est déserte, je devrais être à Tours pour six heures. Une bonne douche et un coup de rasoir vite fait, il me restera bien une heure avant le rendez-vous. Important ! Très important ! Si je décroche ce contrat, c'est la promo assurée ! Merde ! Je roule à 90 ! À cette allure, je ne suis pas si sûr d'arriver à l'heure ! J'aurais dû partir plus tôt de Paris. Sans ce satané brouillard, je serais peinard. Et ça n'a pas l'air de s'arranger. Pas moyen d'accélérer, je vois à peine le bout du capot dans cette purée de pois. Heureusement qu'il y a les bandes blanches !

Et Élodie ! Quelle grosse pouffiasse ! Qu'est-ce qui lui est passé par le ciboulot ? Me larguer comme ça sans explications, ou presque ! J'ai pas fermé l'œil de la nuit à cause d'elle ! Soi-disant que je m'intéresse pas assez à ses activités et à son entourage ! Je lui semble transparent ! Foutaises ! Elle dit pas ça quand je m'occupe de son cul ! Salope, va ! Merde ! Je l'appellerai en fin de matinée, après le rendez-vous. S'il le faut, je remonte à Paris : il faut qu'elle me dise pourquoi elle ne veut plus de moi.

110. C'est bon, on dirait que le brouillard se lève un poil.

Elle a un autre mec, c'est pas possible autrement. Faut que je lui

fasse cracher le morceau. Merde ! Élodie, pourquoi tu me fais ça à moi ! J't'ai jamais trompée ! Enfin, pas trop...

J'ai les yeux qui me piquent, faut que je tienne le coup, le jour va bientôt se lever. Bientôt cinq heures, je boirais bien un café, tiens. C'est pas la radio qui va me tenir éveillé. *La Javanaise* ! J'aime bien écouter Gainsbourg, mais pas dans ces conditions ! Y'a rien d'autre sur les ondes à cette heure-là ? Et allez donc, la pub... quoi encore ? Musique de chambre, je rêve. Encore Gainsbourg ! C'est pas vrai ! je suis retombé sur la même station !

C'est quoi ça devant ? Merde ! Freine, freine, freine ! Aïe !

J'ai mal... partout. Je vois plus clair ! Trop vite, pas eu le temps de freiner. Oh, j'ai mal... Mes jambes... Ça bourdonne dans ma tête. Élodie ! Je vais crever. C'est quoi ce bruit ? Ça vient sur moi ! Une bagnole ! Oh noooooon !

Je suis dans un tunnel. Bizarrement, je ne ressens rien, ni bien-être, ni douleur. Que m'est-il arrivé ? Je me souviens par bribes, la radio, le choc, le bruit de tôle, les cris, moi incapable de réagir, et puis cette voiture qui arrive à tombeau ouvert. Tombeau, le bon mot. Je dois être mort, ou pas loin en tout cas. Élodie ! Comme je regrette qu'on se soit quitté comme ça. J'entends des murmures autour de moi. Je sais que ça ne va pas, je sombre dans une sorte de brume, mi-sommeil, mi-coma. Ciao.

Retour aux sources, la douleur me réveille, mais je suis incapable de bouger, ni de parler. Je vois mal, d'un seul œil. Le gauche. Mon champ de vision est limité par un masque à oxygène ou quelque chose du genre. Des visages. Flous. Une voix :

— Ne bougez pas, ça va aller.

Tu parles, Charles ! Ça doit pas être beau à voir ! Je me rends compte soudain que je suis dans un véhicule de pompiers. J'entends

la sirène, il y a plusieurs personnes autour de moi. Je replonge dans le néant. Ça y est, c'est la fin. Élodie !

Les trous noirs se succèdent. Chaque fois que j'en sors, je n'arrive pas à concentrer mes pensées. Je sens que l'on s'occupe de moi, mais je ne sais pas comment. J'ai l'impression de m'en foutre d'ailleurs. J'entrevois le visage d'Élodie, son corps dans un brouillard comme sur une photo de David Hamilton. Je replonge dans le néant.

## LE CENTRE HOSPITALIER

— Vous m’entendez ? Si vous m’entendez, clignez des yeux.

J’ai mal. C’est malgré tout supportable. J’ouvre les yeux, enfin le gauche. Un visage apparaît, carré, la cinquantaine peut-être. Son regard scrute le mien, du moins ce qui doit en rester.

— Vous êtes sous analgésique, nous avons momentanément retiré la morphine afin que vous soyez lucide. Mais l’effet tranquillisant sera de courte durée. Vous me comprenez ?

J’acquiesce d’un battement de paupières. Je l’écoute mais je suis ailleurs. Je fais un effort pour comprendre ce qu’il me veut. Et d’ailleurs, que me veut-il exactement ? Pourquoi tous ces gens autour ? Où suis-je ? Comme s’il devinait mes pensées, il ajoute :

— Vous avez été victime d’un grave accident de la route. Vous êtes actuellement au CHU de Tours. Votre état est critique, nous allons tenter une opération expérimentale à haut risque pouvant entraîner de lourdes conséquences sur votre avenir, si tant est que l’opération réussisse. Vous me comprenez bien ?

Sûr que je le comprends, et je réalise surtout que je suis encore en vie. Je suis étonnamment lucide. Je voudrais lui demander ce que signifie le côté « expérimental », connaître mon état de santé, savoir si je suis foutu ou si j’ai une chance de revivre un jour normalement.

— Je vais être très clair, il ne reste rien ou presque de votre corps qui soit en état de fonctionner. Seul votre cœur a tenu le

coup juste assez de temps pour que l'on puisse vous prendre en charge et irriguer votre cerveau. Nous vous avons branché un cœur artificiel sur le lieu même de votre accident. Votre respiration est également artificielle. Votre espérance de vie est très faible au regard de votre état.

Je l'écoute, sans la moindre émotion. Où veut-il en venir ? Pourquoi toutes ces explications macabres ? Il me dit que je suis ni plus ni moins qu'un mort-vivant ! La douleur commence à revenir.

— Nous allons tenter une transplantation de votre cerveau dans une enveloppe charnelle en état de le recevoir. Je vous l'ai déjà dit, cela comporte énormément de risques, l'opération durera vraisemblablement quarante-huit heures si tout se déroule normalement. On ne peut pas vous garantir que tout se passera comme prévu. Il y a soixante pour cent de risques d'échec. Suis-je bien compris ?

Je lui fais comprendre que oui d'un battement de cils. Il continue :

— Il nous faut votre accord. Question d'éthique. Nous commencerons l'opération dans quatre heures, à réception du corps qui vous est destiné. Si tout se passe bien, je vous donnerai davantage d'explications dès que vous reprendrez connaissance. Sinon...

Un court silence se fait, puis :

— Si vous êtes d'accord, clignez une fois, sinon deux.

Je lui fais un clin d'œil. Bye bye.

S'ensuit une longue période de flottement, sans douleur, sans véritables pensées, avec seulement la sensation floue de naviguer sur une mer de coton. Insensiblement, les souvenirs refont surface, d'abord de façon sporadique et imprécise, un peu comme dans les rêves, puis petit à petit, les détails reprennent forme. Je revois Élodie sur le trottoir de l'avenue Bosquet. Quand je suis parti, elle

a quand même regardé dans ma direction. Je l'ai entrevue dans le rétroviseur.

Ma mémoire se remet en marche. Hormis une douleur derrière la tête, j'éprouve une sensation de bien-être, comme si je me réveillais après une longue nuit de sommeil. Combien de temps a duré l'opération ? Depuis quand je suis dans cet état ? Et d'ailleurs, dans quel état je me trouve ? L'accident ! J'ai dû morfler !

Je me souviens que tout s'est passé très vite. Les voitures en travers, le choc brutal, et puis la bagnole qui me percute à son tour. À la réflexion, il devait plutôt s'agir d'un camion. Le bruit du moteur me revient en mémoire. Oui, sûrement un putain de camion. C'est pour ça qu'on m'a ramassé à la petite cuillère. Mon Audi doit ressembler à une galette !

Un ronronnement m'arrache d'un sommeil probablement artificiel. J'ai beau essayer d'ouvrir les quinquets, je ne vois rien. Je ne peux pas bouger la tête. Je sens qu'elle est tenue fermement par une bande ou quelque chose du genre. Je comprends que mes yeux aussi sont recouverts. Ça me rassure un peu : je ne suis pas aveugle, enfin j'espère. Le ronronnement se transforme peu à peu en voix basses, mais je n'arrive pas à saisir le sens des paroles. Trop diffuses, trop faibles. Pourtant, j'ai la certitude qu'une discussion animée autour de mon lit. Je n'insiste pas, à l'évidence, je suis encore vivant et on s'occupe de moi.

— Comment vous sentez-vous ?

J'ouvre les yeux. Tiens, c'est vrai : j'ouvre les deux yeux ! Mon lit est légèrement incliné, ce qui me permet d'avoir une vue d'ensemble de la pièce, même si je ne peux pas bouger la tête et que ma vue reste assez floue. La pièce est sombre. Une lumière blafarde me permet d'apercevoir la silhouette d'une infirmière. Elle est à contre-jour et je ne vois pas son visage. De toute façon, je n'en distingue que les contours. Sa voix me parvient faiblement, mais clairement.

— N’essayez surtout pas de bouger, votre tête est bloquée et vos bras attachés pour éviter tout mauvais mouvement, mais ne vous inquiétez pas, tout va bien.

Je ne dis rien. D’ailleurs, elle ajoute :

— Ne parlez pas, vos cordes vocales sont encore sous l’effet de l’anesthésie, répondez simplement par des battements de paupières.

Elle réitère sa question :

— Est-ce que vous vous sentez bien ?

D’un cillement, je lui fais comprendre que oui.

— L’équipe médicale va arriver d’ici cinq minutes. En attendant, restez calme et surtout, ne tentez pas de bouger.

Elle se retire, mais je constate que la porte reste ouverte. D’ailleurs, je l’entends discuter à voix basse dans le couloir ou dans un bureau proche ; ou bien je suis un peu sourdingue... à suivre.

Je n’ai pas envie de dormir. Les questions se bousculent au portillon de mon cerveau, apparemment intact. Élodie sait-elle ce qui m’est arrivé ? Depuis combien de temps suis-je ici ?

Je pense au boulot : le contrat avec les Marocains ? Et ce corps dans lequel je suis, dans lequel je vis ! Qui est le type mort à ma place ? Et sa famille ? Bordel de merde, ça craint ! Comment leur expliquer que je ne suis pas lui, mais moi ? Je me rappelle le toubib qui m’a demandé mon accord pour une question d’éthique. Il a dû prévoir ça. Oui, il a dû.

Je m’énerve trop, il faut que je me repose. *Wait and see*. J’attends le pronostic avec impatience. L’infirmière m’a dit que tout allait bien. Mais ça veut dire quoi ? Est-ce que je vais pouvoir marcher, manger, boire normalement, revoir Élodie ? Est-ce que je pourrai assurer si elle est toujours libre ?

Il va falloir que je change de fringues, ce type ne doit pas être taillé comme moi. Pauvre gars, il faut que j’oublie que je suis lui. Je dois me convaincre que je suis moi.

Allez, arrête de penser mec, et essaie de dormir.



L'infirmière entre discrètement. Elle est plus jeune que je ne l'imaginais. Sûrement la trentaine, comme moi. Enfin comme j'avais avant. Au fait, quel âge a mon donneur ? Je lui souris. C'est drôle, je sais que je lui ai fait un sourire, je l'ai senti, ressenti. Elle me le rends, dévoilant des dents blanches magnifiquement alignées. Je n'ai rien perdu de mon côté charmeur, apparemment.

— Le professeur Anderson arrive. C'est lui que vous avez vu juste avant votre opération.

Je vais pour la questionner, mais elle prend les devants.

— Ne dites rien... vos cordes vocales.

Comme ma tête est bloquée, elle s'est penchée sur moi pour me parler. J'ai pu apercevoir le décolleté de sa blouse. Pas mal du tout ! Elle a dû voir mon regard un rien lubrique. Elle sourit encore en se relevant :

— Ne vous énervez pas, même si vous êtes encore sous bêta-bloquant, ménégez votre rythme cardiaque.

Elle s'en va, apparemment satisfaite de m'avoir mouché. Comme dans un vaudeville, le docteur apparaît dans l'encadrement de la porte, flanqué d'une demi-douzaine de personnages tous de blanc vêtus. Ils m'entourent aussitôt et me scrutent comme si j'étais Jésus ressuscité ! C'est un peu ça, la couronne d'épines en moins !

L'un d'eux soulève mes paupières, un autre touche mes pieds. Je le sens me palper et j'en ressens une grande satisfaction. Mon système nerveux a l'air d'être en parfait état de marche !

Le professeur Anderson consulte ma fiche de température, d'autres paperasses, va dans mon dos examiner les appareils que j'entends ronronner et biper. À cet instant, l'infirmière revient remplacer un flacon de sérum vide. Je tente d'intercepter son regard, mais que dalle. Elle tourne les talons sans me laisser admirer ses yeux si bleus et ses dents blanches.

— Comment vous sentez-vous ?

Il a l'air plus jeune que lorsque je l'ai vu la première fois, le

toubib. M'est avis que j'avais plus toutes mes facultés à ce moment-là. Je lui réponds d'un battement de cils. Il sourit à ses collègues.

— Non, répondez-moi vraiment. Allez-y, parlez.

Et moi, je réponds le plus bêtement du monde :

— Ça va.

Oh, nom d'un chien, le choc ! Ma voix ! C'est quoi cette voix !

Le toubib sourit franchement. Il a l'air très satisfait de ma réponse, ses collègues aussi.

— Encore une fois, je vais tenter de vous parler clairement et de façon concise. Votre opération a parfaitement réussi, bien que nous ayons dû nous relayer pendant près de soixante heures. Notre base de données en temps réel au moment des faits était assez restreinte. Après examen de trois « candidats » potentiels à la réception de votre cerveau, seules deux boîtes crâniennes répondaient parfaitement aux critères de recevabilité, principalement au niveau de la dimension et de la forme, les autres aspects médicaux étant quant à eux identiques sur l'ensemble des corps. Nous avons dû faire un choix dans l'urgence quant à la réalisation de cette expérience.

Là, il se tait, regarde ses assistants, puis moi, droit dans les yeux. Je sens qu'il y a un coup fourré, mais j'en ignore le contenu. Mon cœur bat plus vite soudainement. Il prend sa respiration et se lance :

— Je n'avais pas évoqué un point qui revêt toutefois une importance cruciale : le sexe.

Qu'est-ce qu'il veut me dire là ! Mon donneur était impuissant ! Nom de Dieu, c'est pas vrai !

— En fait, votre donneur est... une donneuse.

Si le ciel était tombé sur la tête des Gaulois, ils auraient eu probablement la même tronche d'ahuri que celle que je dois faire à cet instant. Je ne sais pas quoi dire. Je ne peux rien faire, cloué au lit. Si je ne l'avais pas été, je crois bien que je n'aurais rien fait non plus.

D'un regard circulaire, je scrute les visages environnants, histoire de voir si ces messieurs se payent ma fiole. Mais à l'évidence, ce n'est pas le cas ! Je m'entends articuler :

— Je suis une femme ? d'une voix que je ne me connaissais pas, effectivement plus aigüe que ma voix habituelle.

Je les observe un à un. Ils opinent du chef en signe d'approbation. Anderson prend la parole :

— Je suis désolé, nous n'avions pas le choix. L'un des deux autres donneurs avait le même profil, mais son espérance de vie semblait compromise : nous avons décelé des cellules cancéreuses au niveau de son foie, et il était bien plus âgé que vous.

Je l'écoute, incrédule. Une femme ! Je suis une femme ! Merde alors !

— Contrairement à nos prévisions, l'opération s'est déroulée dans d'excellentes conditions, même si nous y avons passé près de trois jours. Vous avez désormais un corps de vingt-quatre ans ; vous gagnez pratiquement cinq années d'espérance de vie.

— Mais... bêlé-je.

— Laissez-moi finir. Dès que la cicatrisation de votre boîte crânienne sera effective, vous serez transféré dans un centre de rééducation, non loin d'ici, sur les bords de la Loire. Vous serez pris en charge physiquement, juridiquement et surtout psychologiquement avant que puisse reprendre le cours de votre vie que nous espérons tous normale. Dites-vous bien que toutes les questions que vous pouvez vous poser actuellement ont été étudiées bien avant même de vous connaître, tous les cas de figure ont été envisagés et toutes les réponses ont été apportées afin que vous puissiez aborder cette nouvelle vie dans les meilleures conditions possibles. Nous pensons retirer votre « serre-tête » d'ici une semaine ou deux. Vous pourrez alors commencer une rééducation des muscles cervicaux, sous surveillance médicale bien sûr, afin de ne pas endommager la greffe au niveau vertébral.